

Liberté

La cordelette jaune

Nadine Ribault

Danses

Volume 43, numéro 4, novembre 2001

URI : id.erudit.org/iderudit/32921ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN 0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ribault, N. (2001). La cordelette jaune. *Liberté*, 43(4), 31–37.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2001

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

La cordelette jaune

Nadine Ribault

Bien loin, sous l'aile d'une mouette qui traversait le ciel, une colonie de scarabées déambulait sur le sable de manière anarchique et, dans le sable et dans le vent, aussi abandonnés l'un que l'autre à l'instant qui s'annonçait, des lignes et des traits dessinaient un filet, un large filet pour pêcher des flétans, des soles et des sardines, avant d'aller à la criée déverser la marchandise sous les néons, dans le bruit rassurant des allées et venues des camions, des bardeurs, des *trucks*, des cageots qui s'entrechoquent, renversés sur les mêmes flétans, les mêmes soles et les mêmes sardines et, là, pêchée par erreur sans qu'on sache comment, lumineuse, boursouflée, comme la voile d'une montgolfière qui s'écrase sur terre, bourrée de plis, de fronces, de creux, retroussée, repliée, gribouillant mille godets ou soufflets, plis plats ou tubulés, esquissant cordillères, collines, déserts et lacs, les ailes d'un moulin, des champs de cactus ou des clochers de villages raides comme des fils à plomb, dans ce qui n'est finalement pas plus large

qu'une main d'enfant... la petite poche d'une méduse... or, c'est précisément sous ce filet dessiné par des ombres que la plage brûlait de chaleur.

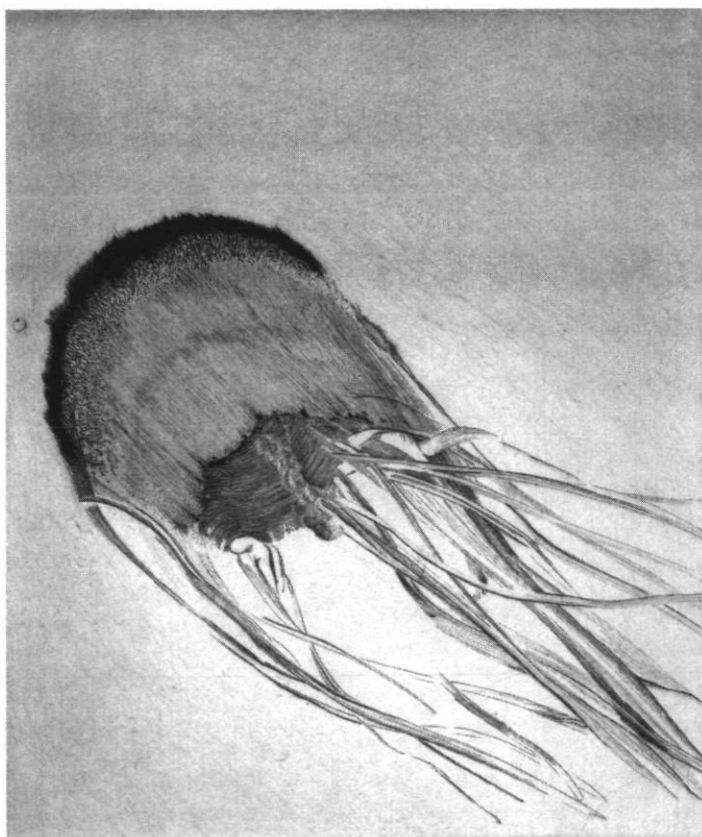
Quelle que pût être alors l'heure, ça n'avait aucune importance puisque, le soir approchant, il s'agissait de ce moment où l'on ne cherche plus à le savoir parce que toute l'attention qu'on a nourrie au fil du jour s'est concentrée au point de s'être close sur elle-même. Une jeune fille dansait sur cette plage et riait aux éclats. Il n'y avait aucune intimité ni à cette danse-là, ni à ce rire-là : ils se montraient, fiers et dénudés, et chacun aurait pu s'exclamer qu'une attitude comme celle-là était bien indécente, qu'une jeune fille, jamais, ne pouvait agir ainsi, qu'une telle liberté crevait le ciel... on aurait pu mais il n'en était rien... on avait oublié ce qu'une jeune fille peut ou ne peut pas faire.

Un homme marchait à côté d'elle et, lorsque son pied nu se posait sur le sable, une éternité s'ajoutait au cadran de l'horloge, le vent pour un instant tombait : sardines, soles, flétans, seiches, couteaux, ammonites, limaçons, nérites et palourdes – *silence !* –, le bruit arrêté des coquilles qui auraient pu se cogner les unes contre les autres ; et pas une seule cassure : du plomb dans un seul pas.

– Je suis à toi... à toi tout seul ! criait la jeune fille.

Son pantalon à lui se plaquait à ses jambes, en détaillait la forme. Le vent collait son chandail à son torse et balayait ses cheveux en arrière. Il allait à quelques pas d'elle, tirant, enroulée autour de ses doigts, une cordelette jaune dont l'ombre joueuse dansait sur le sable.

À quelques mètres de là, les vagues formaient sur la plage des vagues de sable tant la mer avait le besoin de se démultiplier pour faire de l'eau, de la terre et de la terre, de l'eau. À chaque mouvement, elle se redessinait, cherchant une forme qui la représenterait toute et, alors, suivant sa disparition et son retour, goutte à goutte, sous l'effet de l'évaporation, entre la clarté et la pénombre d'un pli, apparaissait une vague de plus dans le sable.



Gravure de Nathalie Grall
Tirage d'essai ; cuivre gravé au burin, 2001. Inédit.

L'ordre... le désordre... ça n'avait guère de sens, tout s'était mélangé : le vent, les flaques d'eau, les allées et venues du monde entier qui, si prêt d'exploser, avait choisi de se condenser au point de tenir dans une main – *une étoile de mer ? une seiche ?* – et ce genre de chose n'était pas aussi rare qu'on pouvait le penser, ça pouvait arriver chaque soir : être une goutte de la mer, un souffle du vent, un grain de sable soudainement...

Gonflée jusqu'aux yeux de remous, de sardines, de soles et de flétans, promeneuse solitaire au bord de ses gouffres, de ses sables mouvants et de ses précipices cachés, contempleuse étonnée de sa propre immensité, le long de ses fines bordures jalonnées d'ajours aquatiques confectionnés par les griffes des oiseaux, la mer était caressée de soleil et même si ce dernier n'avait pas encore disparu derrière les falaises et les récifs qui bordaient cette crique, les gens commençaient à rentrer, convergeant vers le nord, longeant les massifs d'azalées, contournant l'énorme rocher qui veillait en plein milieu de la plage. Parce qu'à la surface de sa pierre, la lumière avait la couleur fanée des fleurs de bougainvilliers chassées par les brises de juillet sur le sol des routes goudronnées, il n'y avait rien de plus magique que cette étrange relique de granit aux formes ondulées.

Plus à l'ouest, un récif balafrait l'horizon, sortait de l'eau son crâne, soulevait sur sa tête l'une des anciennes tours de garde du Cabo de Gata, lacérait un nuage de ses mains vides et, assuré de résister à n'importe quel coup de semonce, soufflait une vapeur chaude comme une source.

Du sommet de ce récif, la jeune fille qui dansait sur la plage n'était qu'un point agité que seul le piqué d'une mouette aurait pu rapprocher : ce point alors aurait pris l'entière place dans le champ de vision – *le feu et les lueurs* – ; de la même façon, cette jeune fille qui semblait passer sur le ciel et la mer sa main, ramassant les étoiles, celles du ciel et de la mer, les mettant dans ses cheveux pour plaire à l'homme qui allait à ses côtés, cette jeune fille prenait une telle importance pour lui qui marchait sous le rocher, qu'il ne regardait plus ni la mer, ni le sable, ni la couleur des pierres.

Derrière eux, le charbon de bois était prêt pour allumer un feu. Un jupon de coton pendait à un fil tendu entre deux aspérités du rocher. Un foulard jaune battait l'air de « clacs » répétés, les plumeaux s'accroupissaient et les quelques personnes allongées sur la plage, et qui avaient levé sur leurs yeux leurs mains, en visière, pour mieux se protéger de la lumière, se décidaient à rentrer.

À l'est, les traces de pas qu'avaient laissées les marcheurs qui avaient longé la plage et gravi la dune pour admirer le paysage, s'entrecroisaient. Ils étaient montés l'un derrière l'autre en une file indienne, les robes des femmes se soulevant, et l'on n'avait plus vu que le haut de leurs corps au-dessus de la colline. Au bas de la dune, les euphorbes balançaient et le soleil éclairait la tranche supérieure des vagues de sable qu'avait formées le vent.

Un pêcheur rentrait vers le village, sa canne sur l'épaule, il n'avait rien attrapé et sa tête brimbalait ; il s'arrêtait : en bas, l'homme tirait sur sa cordelette jaune, avec fermeté

mais sans violence, l'ombre d'un nuage recouvrait le rocher et la jeune fille dansait. Et, puisque pour plaire à cet homme elle aurait pu *tout* faire, elle tournait autour de lui, se renversait, se jetait à quatre pattes, criait, chantait, jappait, se relevait, avançait, batifolait, le corps enveloppé de coton ; elle tournoyait et ses cheveux volaient tandis qu'elle s'effondrait dans le vent de la plage, se ramassait sur elle-même et riait aux éclats en relevant la tête – *regardez-moi ! et toi, regarde-moi !* –, et, quand elle bondissait, enroulant l'une autour de l'autre ses mains, son corsage remontait sur son ventre ; elle jetait un coup d'œil sous ses cheveux qui lui venaient dans les yeux, vers les gens qui partaient, ou ceux qui restaient, et elle l'observait, lui – *regardez-moi ! et toi, regarde-moi ! j'ouvre ma vie en deux pour toi !* – ; et elle glissait ses doigts le long de son cou, juste sous son oreille, sous le nœud de la cordelette jaune.

La lune naissante tirait à elle un bout de mer. L'horizon plongeait dans les vagues. Sous l'eau, brillait un reste de lumière, un souvenir du jour. Une brindille nouée volait de creux en bosses puis s'arrêtait sous la lumière et l'homme regardait passer la dernière tonalité d'un rire qui différait de la précédente, mais si peu qu'on aurait cru la même.

Sur cette plage, il y avait des taches d'eau et l'ombre d'un filet et des traces de pas éparpillés vers on ne savait où ; il y avait un homme qui tirait une cordelette jaune attachée au cou d'une jeune fille qui dansait dans le vent et le rire de cette jeune fille qui passait et une ombre sur le sable, étoilée comme un crabe et personne n'aurait su dire s'il ne

s'agissait pas d'un crabe ; il y avait le rire épais au milieu des sourires.

– Je suis à toi... à toi tout seul ! criait la jeune fille.

Ce texte paraîtra prochainement sous forme de livre à tirage limité accompagné de six gravures originales de Nathalie Grall.